

Seul dans la maison

Réjean Beaudoin

Volume 18, numéro 1 (103), janvier–février 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1976). Seul dans la maison. *Liberté*, 18(1), 24–30.

Seul dans la maison

Il se passe quelque chose. D'étrange. Le choix à faire entre écrire « j'habite entre les murs de ma solitude » ou bien « il vivait seul dans la maison » entraîne, sans qu'on y pense, d'incalculables conséquences. Quelque chose d'étrange, disait-on. Il n'y a aucun moyen de savoir au juste ce que c'est. Mais nous verrons. C'est déjà très bien de tenir un homme et une maison. Que de surprises peuvent engendrer ces deux éléments ! Le monde entier pourrait s'y trouver que cela n'étonnerait personne. L'imagination est après tout notre seule limite et l'univers ne s'arrête que là où nous avons cessé de le concevoir. C'est peut-être enfin la chose la plus naturelle, pour un homme attentif, que de concentrer dans un espace vital le schème de la totalité. Cela n'empêche pas que la plus parfaite étrangeté continue d'y régner. La vie est remplie d'apparences et rien n'y est mieux caché que la vérité.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'y a rien. De nouveau. Cela se produit évidemment pour qu'on le remarque, qu'on s'y arrête et qu'on l'écrive. Il n'y aurait bientôt plus ce vide un peu insistant — du moins n'insisterait-il plus de cette étrange façon — sans la présence, ici même, pour le souligner, de l'autre vide, légèrement dissymétrique, du texte. Rien de nouveau, disait-on. Non, bien sûr, mais la banalité, elle aussi, se signale et finit par s'imposer. Il suffit d'ouvrir la radio. Le vide dont on vient de prendre acte n'est peut-être que l'excès d'une quantité. Il n'y a pas à chercher tellement, ni si loin qu'on le pense. Lire le journal. Le fait est que la force de l'invisible, c'est de se trouver sans cesse sous notre nez. Bien malin celui qui peut se vanter d'écrire chaque jour, à heure fixe, comme on se rend le matin au bureau. Le malheur du texte, c'est qu'il s'efface à mesure qu'il trahit, en voulant le traduire, le vide qui l'engendre. Silence ! On n'entend plus l'absence avec tous ces mots ! On oublie toujours

qu'il y a un rigoureux équilibre à observer entre le besoin de divulguer l'indicible et la nécessité de le taire. C'est là la mystérieuse distance qui subsiste entre l'homme et la maison qu'il habite pour ne pas se déserrer ou qu'il déserte parfois pour ne pas s'habituer. L'espace est le résultat d'un délicat compromis entre le monde et la conscience.

Ce n'est pas un appel, mais le signal qu'émet dans son élan le cri retenu. De peur ou d'amour. Les plantes répandent ainsi des odeurs que nous avons oubliées et que notre odorat néglige désormais de capter. Le cri retenu de leur peur ou de leur amitié. Cette trêve est délicieuse et c'est pourquoi on se plaît tant à lui donner libre cours par le truchement inadéquat du texte. L'état vertigineux qu'il se propose de soutenir et, si possible, de prolonger, nous est donné rarement, comme une exception et comme un privilège. L'art n'est jamais qu'un traitement de faveur que l'homme accorde à la nature et en retour duquel il obtient d'elle le minuscule éclair d'une joie. Mais sans elle, il est acquis qu'il ne survivrait pas. Cette infime rétribution représente pourtant tout le prix de la vie.

La première tentation de l'écriture est de chercher un appui dans l'existence opaque de la matière. Or le propre du texte est d'accéder à l'ouverture et à la transparence. C'est là ce qui fait sa force et sa vertu. D'emblée. Il n'y a pas à chercher le sujet ni l'objet de l'écrit, car le texte n'est que l'écho du silence qui le dicte. Il doit parvenir tout de suite à se constituer comme être. L'existence d'emblée. On n'en finit jamais d'élucider le vieux malentendu de la parole transmise, échangée. C'est peut-être la deuxième tentation : vouloir aller vers l'autre ; être pris en charge par le réseau organisé d'une lecture ; trouver par la convention commode du langage le supplément d'être qui manque toujours aux signes. Mais on ne demande pas aux arbres ce qu'ils signifient pour croire à leur existence. Peu nous importe ce qu'ils ont à dire. La première évidence est qu'ils sont. On se départit devant eux de nos catégories logiques et linguistiques pour les recevoir en odeurs, en couleurs, en formes et en durées. Mais cela dit, on se rendra peut-être compte qu'il est aussi difficile de voir un arbre pour ce qu'il est que de lire un texte, et

nous revoilà à la ligne de départ. Le fait est que nous sommes tous devenus des animaux logiques : nous ne recevons plus que des signes et nous trouvons incapables de percevoir les êtres. On objectera évidemment que l'écriture est un bien mauvais moyen de renverser le processus : c'est pourtant là justement son objet. Et puis si l'homme a trouvé la maison pour résumer l'espace, pourquoi ne se servirait-il pas du texte pour retrouver l'être ?

Il y avait six pièces dans la maison, mais l'espace qui les remplissait n'était partout qu'une manière d'aménagement ou d'extension de l'espace champêtre à l'extérieur. Dans chacune de ces pièces, on comprenait, par exemple, en regardant dehors par la fenêtre, que l'on ne cessait pas, malgré les murs, de se trouver au milieu d'un champ. Ainsi en est-il du texte à l'endroit du vide qui le supporte. Il ne faut jamais se laisser distraire de cette absence. Mais il ne faut pas, non plus, se laisser happer par elle : on doit aussi prêter une oreille au moins à la rumeur du quotidien. On se maintient en équilibre instable entre deux abîmes. Tout en gardant des traces indéniables de l'homme et de sa maison, le texte se doit par-dessus tout de donner à lire le lieu de nulle conscience personnelle et le temps d'aucune distraction pratique.

Notre vie est en morceaux, en miettes. Elle se casse et se recolle sans cesse. Jamais pourtant tout à fait. Nous n'en rassemblons que ce qu'il faut pour ne pas perdre toute trace de l'ensemble. Mais nous demeurons considérablement dispersés. Quand on s'arrête, c'est là la plus grande souffrance : ne pas pouvoir tenir conseil en soi-même avec l'assurance d'un quorum. C'est la première tentation de la volonté : l'impatience qui voudrait passer au vote en dépit des absents, mais la conscience est là qui veille et qui sait qu'il suffirait d'une résolution prise à la hâte pour que se manifestent cruellement tous les appétits en souffrance.

Oui, notre vie est en miettes. Nous sortons l'après-midi, à quatre heures trente, sans qu'il en soit nul besoin, seulement pour aller dîner chez des amis qui nous ont invités, eux aussi, sans véritable nécessité, par convention, par politesse, parce que vous les aviez invités, la semaine dernière, sans envie non plus de les voir, sans besoin... Comment

pourrait-il, dans ces lamentables conditions, se passer quelque chose ? Ces soubresauts, ces écarts continuels qui nous tiennent à distance de nous-mêmes, n'ont pour but que d'empêcher que se manifestent l'urgence, l'attente et l'appel de la nécessité. Quand on est enfermé dans une chambre, sixième pièce d'une maison de campagne isolée entre des champs en friche, et que l'on y écrit, par exemple, ceci : « Il se passe quelque chose. D'étrange. » c'est que l'on a omis d'aller faire ses courses en ville ou d'aller dîner chez des amis.

* * *

La nuit est dense et le chat dort. Rien d'anormal encore. La ronde des événements diurnes s'est émiettée, dissoute. L'homme veille. Il est tard. S'il faut rentrer dans le rang, ouvrons la radio ou lisons le journal : tout s'y trouve. On ne peut pas s'égarer bien longtemps car l'inutile est là, partout, qui nous guette. Faire la vaisselle. Prendre un bain. Ouvrir le téléviseur et enregistrer les images sans plus. Economiser l'effort de ne penser à rien. Encore la routine. Eviter le marécage de l'oisiveté. C'est peut-être bien un château, un pays, cette sombre étendue qui sommeille au-delà de nos courses en ville et de nos heures de loisir ? C'est peut-être enfin la liberté retrouvée ? On n'en veut rien savoir, passé le seuil des habitudes. Que d'autres aillent y voir, si le cœur leur en dit et qu'ils nous racontent ensuite leur salade dans les livres. Les livres, au moins, ça nous fout la paix, 24 heures sur 24. Ce n'est qu'un peu d'encre séchée entre deux feuilles de papier. On a tellement mal à son petit lot d'existence, encarcané dans la chimie alimentaire et le péril écologique, qu'on est bien aise au moins d'avoir la paix de ce côté. Tout à fait tranquille, on ne lit que les journaux. C'est plus sûr. C'est bien surveillé, la presse. C'est comme le travail et les bonnes moeurs. On ne risque pas le moins du monde d'être mis en contact avec le territoire interdit. Qui sait ce que nous pourrions devenir, livrés au seul dynamisme de nos appétits ? Mais la difficulté demeure de ne pas se hâter et de consentir seulement, mais tout de suite, à franchir la frontière sans effroi, sans panique. C'est la tâche de l'homme seul et qui veille, tard, dans la maison. Il s'en défend pourtant. Il est si difficile de sortir du rang.

Et d'abord, qui est-il, lui, pour aborder d'autres rivages, approcher d'autres terres ? Pourquoi lui ? Pourquoi maintenant ? On a toujours le temps de s'inventer une vocation et de partir, superbe, à l'assaut des cimes. On n'en espère pas moins différer le voyage jusqu'au jour où l'on saura qu'il est trop tard. Une vie ratée vaut mieux qu'un pari à tenir contre l'impossible. Et l'on pourra compter en retour sur tellement de sympathie de la part des autres qui vous seront reconnaissants de ne pas les avoir surpassés. Et votre échec sera rentable, utile : vous consoliderez malgré vous la logique des systèmes qui programment l'activité économique de la planète jusque dans l'éternité.

Il est clair qu'il ne faut pas veiller quand les travailleurs dorment. C'est pas loyal pour la tranquillité des honnêtes gens. Et pourtant, quelle autre tâche, quelle plus nécessaire aventure que d'imaginer la vie, meilleure et plus large ? Ailleurs ? Non. Ici, tout de suite, dans l'enceinte de la maison et par l'immensité criante de ses fenêtres.

* * *

Le chat étendu sur le tapis, endormi, rêveur, tranquille. Le pain posé sur la table de bois. La radio fermée, disparue dans la ruine universelle. Y a-t-il un temps dans la journée où il n'y aurait enfin rien d'autre à faire que de s'abandonner tout entier au mouvement de sa vie ? Comme le chat qui chasse. Comme le chat qui dort et qui ne s'écarte jamais, si ce n'est par notre diabolique intervention, de la poursuite directe du désir qui réalise au complet son être à chaque instant.

Quel miracle ! Une maison que ne prolonge plus hors d'elle-même le tracé méticuleux d'un jardin. Rien que la forêt lointaine. Rien que l'insoumission des boisés verts. Rien que l'espace anarchique et sans saisons. Cette maison n'a peut-être jamais existé. Où est-elle à vrai dire ? Quelque part, sous un ciel étriqué, à qui manquent l'allégresse d'un clair de lune et le chant des étoiles. C'est pour cela qu'on s'y sent à l'abri, précisément parce qu'au-delà de ses murs, le monde a pour de bon disparu. On peut donc y flâner tout son saoul, sans autre occupation immédiate que de flairer, à chaque instant, le petit scintillement d'une envie passagère, comme celle

de manger ou de se gratter l'oreille, en observant ce geste anodin par le reflet de la fenêtre. C'est insensé l'orage que l'on peut réveiller, dans la pauvre tête d'un homme seul, rien qu'en introduisant le doigt dans son oreille : cela empêche complètement le reste du monde de continuer tranquillement d'être là. C'est comme si tout à coup on avait remplacé les actualités et la littérature par le froissement continu d'un tas de paperasses indistinctes dans une corbeille à papier. Cela fait du bien à entendre, un bien qu'il n'est presque pas possible de dire. Subitement, l'homme se gratta l'oreille, longuement, indifféremment d'abord, puis avec application, et il saisit par hasard le reflet précis de son image sur le carreau de la fenêtre. Et il comprit combien l'étendue boréale du ciel sur son toit était abstraite, en regard de cette pauvre mais irréfutable sensation. Le chat aussi comprenait la même chose. Maintenant réveillé, secouant sa fourrure blanche, et bâillant avec délices, il comprenait. Le pain, lui, ne comprenait rien, engoncé qu'il était dans son corset croûté. Mais sympathique tout de même. Une bonne pâte. Toujours prêt à ne pas être là, dès qu'on n'a plus les yeux sur lui. Attiré en somme par l'appel sidéral, là-bas, tout près, derrière la porte. Insidieux manège, ce grésillement continu des étoiles au ciel clair. Et le goût secret que l'on a tous, de s'y laisser prendre. Comme le pain. S'en aller, disparaître dès que personne ne prête plus attention au fait relatif d'être là. Après tout, est-ce bien la peine de se donner tout ce mal pour coïncider avec un temps et un espace, si personne n'y tient plus tellement ?

La poussière des jours accumulée sur les livres. Le bureau lui-même vénérable sous cette buée du temps. Le plaisir de ne pas intervenir et de laisser se poursuivre, jusqu'à la fin si c'est possible, le lent mariage du temps avec les caractères imprimés. Etre toujours là, témoin de ce pacte. Le texte est une ligne ouverte sur le silence, épuisant dialogue où le sens est mis à l'épreuve de son renouvellement. Rien ne sert de se hâter. Il suffit d'être dispos et d'avoir tout son temps, chose qui n'est pas si difficile, quand on y pense. Mais on n'y pense guère. Il faut d'abord faire taire la radio, fermer sa porte et laisser la nuit venir, sans effroi, sans bouger, seul,

avec l'intention nette de laisser pénétrer en soi autant de chose réelles qu'on en peut contenir. C'est étonnant en fait tout ce qui peut y entrer. Quand on en a vraiment assez, on peut toujours manger un peu ou se gratter l'oreille et s'apercevoir, en voyant l'air qu'on a dans le reflet de la fenêtre, que l'on a échappé tant soit peu au peloton serré des contemporains. C'est toujours ça.

Rallumer le feu. Chauffer l'eau. Veiller encore. Attendre l'aube et se mettre en état de rêver un lieu qui puisse nous contenir sans nous perdre. La maison, en attendant, nous console de ce vieux rêve déçu. Arroser les plantes qui travaillent dur dans la plus ancienne dimension de la vie. Bientôt le matin sera propice à calmer l'inquiétude de la nuit. Il fera bon voir s'avancer sur les champs la blancheur de l'ensoleillement progressif et surprendre les brumes attardées au ras du sol. Observé par l'encadrement de la porte, ce spectacle se fera alors invitant. L'idée d'ouvrir la porte et celle de sortir. Une bouffée de lumière et d'air frais. Nous revoilà livré au péril de la dispersion. La nature est prodigue et contraire au recueillement, qui est restrictif. Dehors, tout nous arrache au point de minuscule identité qui concentre en soi-même la tâche éparse de penser. L'univers est la part inconnue de tout être qui le peuple. L'arbre et l'oiseau nous renvoient tout à coup au chaos dont ils se souviennent et le magma originel continue de nous hanter malgré la précision de nos courses planétaires. « Il faut laisser à d'autres la tentation d'aménager les circuits touristiques de la galaxie », se dit-on en refermant sur soi la porte.

Mais l'important, pour l'heure qu'il est, serait de préparer un bouillon chaud. C'est vraiment un moment privilégié de la vie que de boire, au petit matin, un liquide bouillant, seul avec le ronron du chat et le sifflet de la bouilloire. Il arrivera peut-être que l'on monte ensuite au grenier, sa tasse à la main, et que l'on s'absorbe longuement dans l'étude des livres. Mais c'est déjà la généreuse abondance de ce qui est donné par surcroît.

La meilleure part, c'est l'homme solitaire devant le feu de sa cheminée, créateur entêté d'un silence qui souligne les rumeurs montantes de l'Apocalypse.

RÉJEAN BEAUDOIN